Document généré le 19 juil. 2025 14:03

Biscuit Chinois
Littérature pop

Box stall

William Messier

Numéro 2, hiver 2006

Last call

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2192ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)
1920-7840 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Messier, W. (2006). *Box stall*. *Biscuit Chinois*, (2), 30–41.

Tous droits réservés © Éditions Biscuit Chinois, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

William Messier

C'est le deuxième texte que William publie dans *Biscuit Chinois.* Ukuléléiste étudiant la littérature à l'UQAM, William affectionne les t-shirts blancs, la région de Cowansville et la musique country.

Box stall

**Ce texte comporte des scènes anglophones.
Nous préférons en avertir le lecteur.
Des sous-titres sont disponibles à la page 114.**

LE *LAST CALL* au Bar Cadillac est à une heure et demie parce que Fernand Ouimet, un des *regulars* pèse sept cent soixante-trois livres. Le temps qu'il quitte sa banquette faite sur mesure, qu'on lui emporte son lit roulant, qu'on le traîne jusqu'aux toilettes, qu'il se tourne vers l'urinoir, qu'il pisse la quantité quelconque qu'il a bue, qu'il se secoue la queue, qu'il ferme son zipper long comme une porte de tente, qu'on le sorte enfin du bar, il est rendu trois heures. C'est la même chose, tous les soirs, depuis cinq ans.

Au Bar Cadillac, à Dunham, Fernand Ouimet fait partie des meubles – les deux énormes cavités qu'il laisse dans le siège de sa banquette en sont deux bonnes preuves. Son foie a la grosseur d'une pastèque. Sur ses pantalons, où devrait être écrite la mesure du tour de taille, il est écrit *Equator*. Et on pense qu'il transporte l'équivalent d'un voyage de zéro trois-quarts en pierres aux reins.

BAR CADILLAC

Le treize juillet, les télés avaient été allumées à l'heure habituelle. Lucie, la petite *waitress* étudiante à l'université, avait nettoyé les tables en lisant le même gros livre bleu blanc rouge – une histoire de baseball et de communisme. Les deux premiers clients sont entrés aux heures habitu-

elles. John Jones, l'équivalent anglophone de Fernand, mis à part l'obésité; il compense son manque de graisse avec un langage aussi cochon que celui d'un moniteur scout. Mais en plus cochon. Il prend autant de place que Fernand, seulement avec ses remarques à propos des cuisses de Lucie ou des boules de Lucie ou de comment il ferait telle chose à Lucie, avec l'aide de tel objet, sous l'œil de telle caméra vidéo, dans telle chambre d'hôtel, pièce de sa maison ou compartiment de sa grange. C'est toujours extrêmement obscène et déplacé, mais son horrible bégaiement fait que Lucie arrête d'écouter après trois mots. « Let me tetetell you Lulululucie, with that papapair of tititittitties on you, you shoushoushould try cococomin' here tototopless one day. Sasasales would go fifififive hunndred percent ! Let me tete-tell you . »[1]

En tout cas, le treize juillet, John Jones est arrivé à l'heure habituelle, à six heures. Et Fernand est entré à sept heures et demie, après souper, sur son lit roulant poussé par son voisin d'en haut. Tout était parfaitement normal. La poussière levait autant quand on passait devant le frigidaire de bières importées. Les mêmes trois disques s'usaient toujours dans le même ordre dans le vieux juke-box : Led Zeppelin IV, *Chronicle* de CCR et *Dark Side of the Moon*, mais juste le premier côté. Et le savon à côté des lavabos des toilettes sentait toujours un petit peu le vomi.

Apparition

Le soir du treize juillet, juste au moment où Robert Plant gueulait *Got what it takes to make a mountain man leave his home* dans les *speakers* en *presswood*, Mélanie et Julie Massicotte sont entrées dans le Bar Cadillac en jeans bleu pâle et en t-shirts blancs. Du coin de sa banquette, Fernand a regardé sa montre, accrochée à son poignet par un *tie wrap* qu'il coupait chaque soir et remplaçait chaque matin.

Il était dix heures moins quart. D'habitude, il se mettait pas à voir double avant onze heures. Les jumelles sont passées devant sa banquette et se sont assises au bar. Elles ont commandé deux pintes de rousse et ont parlé un bon vingt minutes avec Claude, le barman. Mélanie, ou Julie ou *whatever*, une des deux, a payé pour la bière.

Tout ça a duré peut-être une heure, jusqu'à quinze minutes avant que Fern commence à voir double, d'habitude.

Pendant l'heure où les deux jumelles Massicotte sont restées dans le bar, le verre de Fernand est pas descendu de devant sa bouche. Derrière sa gorgée d'une heure, il regardait les jumelles comme un enfant. Comme quand on est petit et qu'on peut pas s'empêcher de regarder l'autre qui pleure parce que le ballon lui a coupé le souffle ou parce qu'il a une roche pognée dans l'oreille. Fern fixait les jumelles comme si elles avaient chacune une chèvre qui leur sortait du cul. C'était le coup de foudre.

En fait, en matière de coups de foudre, dans ses quarante-sept années d'existence, Fernand Ouimet a été touché deux fois par le doigt puant de l'Amour. Le premier coup est venu d'une petite blonde de Cowansville nommée Line Meunier. Les deux étaient finissants à Massey-Vanier. C'était l'Halloween, et le conseil étudiant avait organisé un bal costumé. Fernand, déjà corpulent comme trois, était déguisé en divan-lit. Line avait collé des cennes noires partout sur son linge, elle était déguisée en poignée de change; ils étaient faits l'un pour l'autre. Avant la fin du party, Line s'était déjà perdue entre les coussins de son futur mari – sous les regards meurtriers de Claudette Matheson, la copine de Fernand à l'époque, déguisée en crotte de fromage.

Fernand a laissé Claudette le lendemain, et le soir même, Line l'a embrassé derrière la rangée d'autobus à l'école. Plus tard, ils se sont mariés, ont eu plusieurs animaux domestiques, se sont acheté une terre et un tracteur. Fernand a joint les rangs des cols bleus de la ville de Dunham. Line

a travaillé chez Duquette, un pharmacien de Cowansville. Jusqu'en juin, six ans avant que les jumelles entrent dans le Bar Cadillac, ils formaient un couple normal, avec une dose raisonnable de démonstrations publiques d'affection, d'achats de chaises pliantes de camping et de voyages à Brossard pour magasiner les barbecues au Club Price.

En juin 1999, Fernand a surpris Kyle Dunnigan, le tas de poussière du village, entre les jambes de sa femme, sur le divan-lit du salon. Si on devait définir l'expression *white trash* pour la mettre dans un dictionnaire, on citerait sûrement Kyle Dunnigan quand il s'est remis du coup de poing que Fernand lui a servi : « I'm onna fuck you up, fartjuice. You and your cunt. »[2]

Après le divorce, Fernand a perdu sa job à la ville. Au bout de quatre mois, il avait déjà triplé son poids. Et c'est durant ces quelques mois qu'il a obtenu son statut de *regular* au Bar Cadillac, avec la carte de membre officielle et la brochure des A.A. en supplément. Bref, c'était la déchéance pour Ouimet.

When the levee breaks

— Un autre pichet mon Fernand ?

Quand Lucie s'est penchée pour ramasser le pichet devant Fernand, elle avait même pas remarqué qu'il était encore à moitié plein – ou à moitié vide, c'est selon. Il avait à peine fini son verre. Les jumelles étaient parties depuis une dizaine de minutes. Il s'est tourné vers la petite *waitress*, les yeux grands ouverts.

— C'tait qui ça ?

— De qui tu parles ?

— Les deux filles là, au bar.

— Les filles à Massicotte, le nouveau proprio du Couleur Café. Méchants pétards han ?

— Hmm.

Personne sait vraiment quand est-ce que Fernand a été déclaré officiellement obèse morbide. Personne sait en fait s'il est vraiment incapable de marcher. Un jour, il s'est cassé la cheville en ouvrant la porte du frigidaire – les planchers chez Ouimet sont extrêmement croches et le frigo était plein. Depuis ce jour-là, il reste dans son lit roulant, et son voisin d'en haut, Clyde, un autre *low-life* qui dit avoir déjà fait des jobs de bras pour les Hells – plus comme des jobs de petits doigts, il est gros comme un manche de pelle à jardin. Et il a un afro roux. Il ressemble à un Ronald McDonald héroïnomane – *anyway*, son voisin d'en haut passe ses journées chez Fernand, lui fait à manger et le roule jusqu'à la toilette, par pur bénévolat. Ça fait partie de son « parcours purgatoire » qu'il dit, pour se faire pardonner son passé dans le vice. Et pis, de toute façon il saurait pas quoi charger. Plus jeune, ça devait être un de ces bébés qu'on a bercés trop près du mur. Un peu idiot, mais pas assez pour être considéré comme retardé.

— Peux-tu appeler Clyde ? J'ai pu ben ben soif tout d'un coup.

Lucie a failli échapper son cabaret sur une cliente quand elle a entendu la voix de Ouimet. Elle a regardé Claude, il sifflait l'air de *Proud Mary* de CCR. Il avait pas compris.

— T'es sûr que tu vas bien mon Fernand ?

— Oui oui, j'ai juste pu soif. John, appelle Clyde.

Au comptoir, John s'est levé en branlant son index vers le plafond. À partir de onze heures, John Jones marche jamais droit. Il a une jambe artificielle depuis un accident de ski nautique à Venise-en-Québec, et on dirait qu'à onze heures elle devient trop grande pour son moignon. Dès qu'il se lève, il boîte d'une jambe, puis de l'autre, il rentre dans les chaises, il renverse la moitié de son bock, ses genoux plient de travers, sa cheville artificielle se met à manquer d'huile. Et pis, à onze heures, après une douzaine de bières, il bégaie tellement qu'on dirait qu'il parle une autre langue. On

dirait qu'il parle en dialecte africain, comme ceux où les claquements de la langue et les sifflements sont des termes très précis. Genre que deux « clac clac » séparés par un « twiit » voudraient dire « peux-tu me passer le beurre ? »; ou trois « clac » très forts voudraient dire « Est-ce que j'ai l'air grosse dans cette peau de gnou ? ».

— Wickawwawait a minininininininute herre, I thithink Fafnernfrnenfern's been lovesiffitikutruck by them tatat-twins o'er there. That kinda look on his focckasacialface. I knows that look. It's a lurvolove-lurvalalook. Our boboy Fnern's in loooove ! [3]

L'ŒIL DU TIGRE

Le lendemain, pour la première fois en cinq ans, Fernand Ouimet est pas descendu au Bar Cadillac. Quand Clyde est descendu le voir, il était sur son divan-lit et faisait des exercices avec deux piles de 7 Jours attachées à une corde. La chanson thème de *Rocky* jouait dans le petit radio de la cuisine. Il en était même pas à sa deuxième série de dix, et le salon puait déjà la transpiration – en plus de l'odeur du Cheez Whiz vieilli de quelques années sur la table à café et des caisses de Laurentides empilées derrière la télé. Pour dîner, Clyde lui avait descendu des restants des ribs qu'il avait mangées la veille chez sa mère.

— Mon Clyde, j'pense que j'vas manger juste des carottes avec la trempette qui est dans l'frigidaire. J'ai pas ben ben faim.

L'après-midi, Fernand a fait laver son linge. Il a pris un bain, a lavé les parties de son corps qu'il pouvait atteindre avec une débarbouillette, et pour le reste, il a pris une moppe et une chaudière. Se laver est sûrement l'activité la plus déprimante pour les gens extrêmement obèses. Tu soulèves ici, c'est lourd, tu transpires, faut que tu recommences ailleurs, c'est lourd, tu transpires, tu recommences

ici. Et puis c'est pas comme nettoyer un cure-dent ou une pole de ski; c'est une mini-planète, avec ses grottes, ses montagnes, ses déserts, ses forêts vierges, et toute la pollution et les cochonneries qui viennent avec – les débris, les geysers, tout ce reste pris entre les plaques tectoniques. Mais, cet après-midi, pendant tout son frottage et tout son rinçage, Fernand Ouimet sifflait comme une hirondelle.

À cinq heures, il a demandé à Clyde de sortir son poncho hawaiien, pour faire changement du rideau de douche bleu marine qu'il porte habituellement. Les deux ont fini par manger les restants de *ribs* pour souper. Les crudités étaient sûrement déjà très loin dans le système digestif de Ouimet. Il a tout mangé d'une traite. Tellement qu'il a failli avaler sa fourchette. Clyde préparait le lit roulant quand Fernand a vu passer une des jumelles devant chez lui et entrer au Bar Cadillac.

Sans rien dire, il a posé les mains sur un bras du divan-lit, s'est donné une poussée et a commencé à marcher vers la porte d'entrée. Clyde est devenu complètement muet en voyant la grosse planète sortir de son orbite. C'était comme les émissions de rénovation où ils font déplacer une maison centenaire d'une demi-verge d'un côté pour mettre une piscine ou un jardin; c'était immense, c'était lent et ça faisait peur. À chaque mouvement, tout craquait dans l'appartement. Les jambes à moitié ankylosées de Fernand semblaient tenir le coup, son équilibre aussi. Avec sa grosse nappe à motifs hawaiiens qu'il utilisait comme poncho, Fernand ressemblait à un mur de tapisserie ambulant. Clyde devait penser qu'on avait planté un morceau de forêt tropicale dans le salon de Ouimet. Évidemment, chaque pas demandait une trentaine de secondes de repos. Et le souffle de Fernand augmentait en intensité à chaque arrêt.

À la porte, il s'est accoté sur le cadre et a tourné lentement la poignée. Dehors, il devait faire trente degrés, mais le vent chassait toute l'humidité. La rue Favreau, où ha-

bitait Fernand, était ombragée par la rangée d'érables qui longeait le trottoir.

Dans les années quarante, quand la rue Favreau était encore un chemin de terre, une famille de Hollandais s'était installée dans le quartier. Ils arrivaient droit d'Europe, où le père de famille, comme le grand-père avant lui, avait gagné sa vie dans les foires agricoles grâce à son embonpoint démesuré. Les Hollandais l'appelaient la neuvième merveille du monde – la huitième était une paysanne capable de faire du yodle en rotant. Ils arrivaient donc au Québec avec une bonne somme d'argent, et une famille de six enfants qui avaient tous un ventre proéminent et un derrière de clown. Après que deux de ses enfants se soient foulé la cheville sur les nombreux cailloux dans le chemin, Hans Jeel-Dikenoff a offert de payer pour faire asphalter la rue Favreau. Ce fut la première rue pavée de la région. Il a aussi fait mettre un trottoir en planches de bois sur les deux côtés.

Quand on a recouvert les trottoirs de béton, Fernand venait tout juste de joindre les cols bleus. On avait coulé le béton sur les planches sans penser qu'ils finiraient par pourrir un jour. Aujourd'hui, en marchant sur le trottoir pour la première fois depuis trois ou quatre ans, Fernand faisait onduler les plaques de béton sur les planches complètement pourries. Mais, étonnamment, l'équilibre tenait la route.

Box stall

Le juke-box au Bar Cadillac jouait *Money* de Pink Floyd en répétition depuis une demi-heure, le disque était tellement abîmé qu'il sautait tout le temps. Lucie apportait la pinte de rousse à Mélanie, une des jumelles, quand elle a entendu s'ouvrir la porte d'entrée. Elle s'est tournée en disant son « bonjour » machinal, et a fait le saut devant

l'énorme silhouette qui bloquait presque toute la lumière de l'extérieur.

— Holy fufufuckin' Kakachrist ! Is thathathat you, Fenrfnerfern ? [4]

Fernand est entré dans la salle très lentement en souriant. Il est passé devant sa banquette habituelle, devant ses deux traces de fesses sur le banc, et a continué vers le bar. Par-dessus la musique, on entendait le plancher craquer à chaque pas. Lucie le regardait, figée, les yeux gros comme deux boules de billard. Claude s'était renversé de la bière sur les pieds parce qu'il avait oublié de lâcher la poignée du baril de *draft*. Et tout le monde – sauf Mélanie qui faisait dos à la pièce – observait le gros échantillon de la forêt tropicale qui venait d'entrer. Dans le petit bar, le poncho hawaiien de Fernand donnait l'impression qu'il pouvait contenir toute une tribu de cannibales.

Fernand s'est arrêté au comptoir, derrière Mélanie, et lui a demandé s'il pouvait lui payer un verre. Poliment, Mélanie a accepté et l'a invité à s'asseoir, sans trop savoir à qui elle parlait. Elle s'était pas retournée. Faut croire que c'est le genre de choses auxquelles on s'habitue quand on est jolie.

Fernand a commencé à étudier le tabouret à côté de Mélanie. Il s'était pas assis au bar depuis au moins cinq ans. Fallait trouver une façon de s'asseoir sans se faire empaler, le tabouret avait l'air gros comme un piquet de tente à côté de lui. Quand il a enfin choisi de s'accoter une fesse sur le banc, tous les clients du bar, John Jones, Lucie et Claude ont serré les dents.

Les deux pattes face au bar ont été les premières à casser. On a entendu un craquement, puis un bruit monstrueux, comme si un piano venait de tomber du ciel. Les verres accrochés sous les étagères derrière le comptoir sont presque tous tombés. Fernand avait cassé le tabouret et, en détresse, s'était penché vers Mélanie. Il lui est tombé dessus,

Une personne de votre entourage porte parfois des cols roulés.

détruisant son tabouret également.

Au début, avec John Jones qui riait par-dessus tout le monde, Fernand souriait bêtement, encore affaissé sur Mélanie. Mais quand il a vu qu'elle avait un genou qui pliait à l'envers, tout le sang s'est retiré de son visage.

— Mon estie de gros tabarnac. Laisse faire la bière, paie-moi le temps que j'vas manquer à job, à place. Maudit innocent de tas de marde de tabarnac. Tu comprends pas ? Ta place c'est pas au bar, c'est dans une banquette, un rectangle avec trois panneaux. C'est dans un box stall ! Comme une grosse *fucking* vache !

On n'entendait plus rien dans le bar, sauf la petite Massicotte qui pleurait de douleur en criant après Fernand. L'impact avait au moins réussi à faire décrocher le disque dans le juke-box, bientôt une autre chanson allait commencer. Mais pour l'instant, Mélanie était seule dans le bar, devant une grosse vache hawaïenne qui la regardait sans bouger.

Puis Lucie s'est réveillée et, avec l'aide de Claude, elle a poussé Fernand contre le bar, libérant Mélanie. Elle a enlevé les morceaux de bancs et de verre tombés autour d'eux. Et elle a regardé Fernand en pointant sa banquette habituelle et ses deux trous de fesses.

— S'il te plaît, retourne dans ton *box stall*, mon Fernand. C'est là ta place.

Dans le tremblement après la chute, quelque chose a dû se déplacer dans le juke-box du bar. Avant que Fernand écrase la jumelle Massicotte, on entendait juste trois groupes dans le bar : Led Zep, Pink Floyd et CCR. Mais quand Fernand a réussi à se lever d'en dessous du comptoir, avec l'aide de John Jones et Claude, c'est sur un disque de Johnny Cash que l'aiguille est tombée. Quand ils l'ont installé sur sa banquette, sur sa *groove* de fesses, Johnny chantait *Some gal would giggle and I'd get red and some guy would laugh and I'd bust his head. I tell ya, life ain't easy for a boy named Sue.*[5]

Nicolas Ciccone fait dire qu'il vous aime tout court.